George Sand critique. Une autorité paradoxale, sous la direction d'Olivier Bara et Christine Planté

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4120>

DOI : 10.4000/studifrancesi.4120

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2012

Pagination : 342-344

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « *George Sand critique. Une autorité paradoxale*, sous la direction d'Olivier Bara et Christine Planté », *Studi Francesi* [En ligne], 167 (LVI | II) | 2012, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4120> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.4120>

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

George Sand critique. Une autorité paradoxale, sous la direction d'Olivier Bara et Christine Planté

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

AA. VV., *George Sand critique. Une autorité paradoxale*, sous la direction d'Olivier BARA et Christine PLANTÉ, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2011, pp. 260.

- 1 «La critique est un vilain métier», dit un jour Champfleury à «Madame Sand» qui n'en était pas du tout convaincue, à preuve ce volume qui complète opportunément l'anthologie *George Sand critique 1833-1876* (Du Lérot, 2007). Dans leur préface (pp. 11-21), Olivier BARA et Christine PLANTÉ rappellent la nécessité qu'il y avait à rétablir l'image d'une romancière dont l'autorité dans le monde des lettres a été longtemps méconnue alors qu'elle exerça dans le journal et la revue un véritable magistère. De nouvelles investigations permettent enfin de caractériser la poétique de la critique chez George Sand, d'étudier en détail certains moments et certains aspects d'une pratique historique et analytique de la littérature, mise au point dès le premier article – sur *Obermann*, en 1833 – et à laquelle elle restera fidèle, comme l'explique Marie-Ève THÉRENTY qui, dans *Réécritures, palimpseste et création générique dans la critique sandienne* (pp. 25-37), trace le portrait de l'historienne de la littérature, dans le sillage de Planche et de Sainte-Beuve (sans doute objectera-t-on que G. Sand ne s'est jamais posée en historienne de la littérature!). Il s'agit d'une critique d'assimilation où abondent les citations, véritable «flux» qui ne couvre pourtant pas la voix sandienne, ou mieux d'une critique par innutrition. Il y a chez elle, ainsi que le fait remarquer Éric BORDAS (*Rhétorique de la défense chez George Sand critique*, pp. 39-51), une évidente qualité d'empathie qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'exceller dans la polémique (Lerminier en fait les frais pour avoir malmené *Le Livre du peuple*) ou le réquisitoire (réfutation des

critiques adressées à *L'Éducation sentimentale* ou à *Salammbô*), en variant les procédés d'énonciation. Brigitte DIAZ a privilégié un autre protocole: *Le détour épistolaire: pour une autre critique* (pp. 53-68). La critique étant pour Sand un acte de défense et d'illustration, en fait une *lecture*, la forme épistolaire lui convient d'autant mieux qu'elle lui permet de jouer son rôle préféré, celui d'éveilleur et de *conseiller littéraire*. Dans l'énorme production journalistique de Sand, Anna SZABÔ a retenu les préoriginales des préfaces auctorielles ou allographes où se lit, notamment après les journées de Juin, une défense de la liberté et une dénonciation des jeux de la critique (*La publication préoriginale des préfaces de George Sand: critique de la presse et de la critique*, pp. 69-77).

- 2 Intitulée «Moments critiques», la deuxième partie débute par *Une critique pour temps de crise (1833-1841)* (pp. 81-96), que José-Luis DIAZ illustre par quatre articles prouvant combien Sand fut sensible au mal du siècle et s'interrogea sur ses causes. Le fait d'adopter une perspective historico-sociale ne s'oppose pas à sa volonté de revendiquer un statut de «psychologiste», ni de mêler critique et création dans un romantisme intériorisé, plus personnel que le romantisme *artiste*, comme on le voit dans son article sur *Obermann* où elle dresse une typologie du malheur (Werther, René, Obermann), alors que se profile déjà *Lélia*. Il y a en George Sand un personnage auctorial double, car le critique s'adresse à l'écrivain qu'elle est et à celui qu'elle veut devenir. Claudine GROSSIR a retenu un autre moment dans cette activité critique, *George Sand critique en 1845* (pp. 97-108): une année, surtout dans les premiers mois car, depuis sa rupture avec la «Revue des deux mondes», elle diversifie et intensifie son activité journalistique, non sans rencontrer des résistances, entre autres du côté de «La Réforme». On la voit alors construire «son propre personnage de critique loin des codes habituels du genre». Pour analyser les relations de Sand et de Sainte-Beuve au romantisme, Pierre LAFORGUE a choisi cette même année qui vit le second entrer à l'Académie française (*Sand, Sainte-Beuve, Hugo et le romantisme en 1845*, pp. 109-118). Son compte rendu de la réception («La Réforme», 3 mars) commence par le constat d'un divorce entre littérature et peuple, puis, à la façon de Michelet et des progressistes, est affirmée la nécessité de «donner une langue au peuple pour faire de lui un élément essentiel de la société post-révolutionnaire». De l'aimable insignifiance du compte rendu proprement dit, George Sand semble passer à la défense du libéralisme sous la Restauration, un libéralisme incarné par Casimir Delavigne dont Sainte-Beuve venait de faire l'éloge. En fait, elle se préoccupe surtout de la situation en 1845: «Le libéralisme de Casimir Delavigne a valeur de fétiche, il désigne la pensée de gauche en général». Après Sainte-Beuve le douteur vient le tour de V. Hugo, cible d'une attaque tantôt sarcastique, tantôt virulente qui met en cause la conception hugolienne du génie littéraire en lui opposant la réalité sociale. Il s'agit d'une véhémence dénonciation de l'imposture des lettrés «qui ont perdu de vue la relation que littérature et société doivent entretenir entre elles». L'intérêt de l'article réside essentiellement dans une réappréciation critique du romantisme qui devient socialiste. L'attention de Christine PLANTÉ s'est portée sur un autre moment remarquable pour sa fécondité critique: *L'année 1863. Sand critique à un tournant du Second Empire* (pp. 119-131). Passée à Nohant et assombrie par de nombreux deuils et des soucis familiaux, cette année qui voit la publication du *Capitaine Fracasse*, de *Cinq Semaines en ballon* et de *La Vie de Jésus*, voit aussi Sand, au faîte de son autorité intellectuelle et littéraire, travailler «comme un nègre», toujours en prise avec son temps. L'atteste sa production critique du 27 janvier au 15 novembre, soit six articles dont un très long sur Rousseau («À propos des Charmettes» dans la «Revue des deux

mondes», 15 novembre), auxquels il faut ajouter des articles de critique de théâtre ou d'art et des comptes rendus d'ouvrages scientifiques ou historiques, sans parler de ses lectures personnelles ni de *Mademoiselle La Quintinie*.

- 3 La troisième partie est consacrée aux «Dialogues critiques», le plus souvent avec ses contemporains. À partir de six textes critiques publiés entre 1842 et 1852, Nathalie VINCENT-MUNNIA s'intéresse à la forme dialogique qu'a souvent prise la critique sandienne de la parole poétique populaire: *George Sand et les poètes populaires: une conversation critique* (pp. 135-147), où l'on voit qu'à l'égard du «bonhomme Magus», de Charles Poncy ou de Gilland, le discours de Sand, qui adopte une position de surplomb et de fait instrumentalise la poésie populaire au profit de son mythe du peuple, n'est pas exempt d'ambiguïté idéologique. Damien ZANONE (*Quand George Sand critique les femmes qui écrivent*, pp. 149-155) suit son discours sur des ouvrages de femmes au long de cinq articles, de 1836 à 1872, sur Mme Merlin, H. Beecher-Stowe, D. de Girardin, H. Allart et «Pourquoi les femmes à l'Académie?». Ce qui retient Sand, c'est d'abord le récit d'une vie de femme; ensuite, l'occasion de nourrir son discours général sur la situation des femmes dans la société et sur leur rapport à l'écriture et à la création. Devant ces femmes qui ne sont pas toutes des auteurs de plein droit, elle fait preuve d'empathie ou plutôt d'une sympathie variant de la bienveillance à la condescendance, comme on peut le voir quand, à propos d'H. Allart, elle distingue le sexe originel du «sexe intellectuel». Que pensait Sand de la jeune Amérique et de son système politique? Marie-Claude SCHAPIRA (*Sand et l'Amérique*, pp. 157-171) propose de répondre à cette question en lisant deux articles majeurs, l'un sur H. Beecher Stowe («La Presse», 20 décembre 1852) et l'autre sur Fenimore Cooper («Le Journal pour tous», octobre 1856). D'abord séduite par le mythe américain, la lecture de Tocqueville, de *La Case de l'oncle Tom*, puis celle du roman de G. de Beaumont, *Marie, ou l'esclavage aux États-Unis*, inaugurent l'ère du soupçon, un soupçon renforcé par ce qu'elle sait, grâce à Cooper, de la destruction des Indiens. De plus, Sand a enrichi de considérations politico-sociales *Six mille lieues à toute vapeur* («Revue des deux mondes», janvier-mars 1862), récit du voyage que Maurice fit d'Alger aux États-Unis en 1861 avec le prince Napoléon. De son parallèle entre société française et société américaine, elle conclut que cette dernière fonctionne par «l'oppression des majorités». Dernier exemple de dialogue critique, cette fois avec Goethe: *De la critique de "Faust" à la "religion nouvelle". La problématique de l'"Essai sur le drame fantastique" (1839)* (pp. 173-189). Jean LACOSTE revient sur la lecture sandienne de l'œuvre de Goethe, d'abord critique avec les pages sur *Faust* dans l'*Essai sur le drame fantastique – Goethe-Byron-Mickiewicz* («Revue des deux mondes», 1^{er} décembre 1839), puis plutôt intuitive et influencée par *Wilhelm Meister*. Dans cette contribution trop négligée à la réception de *Faust* en France, Sand, sévère pour le panthéisme goethéen, accorde une place décisive au Konrad de Mickiewicz et au Manfred de Byron, autres incarnations du fantastique. Si l'on peut rapprocher des deux *Wilhelm Meister* les deux volumes de *Consuelo* et de *La Comtesse de Rudolstadt* et, par exemple, y percevoir la forte présence de la «Germanie» avec son «luxe d'imagination» qu'admire Sand, on peut aussi enregistrer le choix du roman comme «forme» romantique supérieure au poème dramatique.
- 4 Les trois dernières investigations sont regroupées sous la rubrique «Esthétique et poétique». Dans sa fort précise contribution à l'archéologie de la notion de fantastique, *George Sand et le discours théorique sur le fantastique au XIX^e siècle* (pp. 193-204), Merete STISTRUP-JENSEN situe Sand par rapport à Hoffmann et Nodier, mais aussi à Scott dont est

rappelé l'important essai en partie consacré à Hoffmann, *On the Supernatural in Fictitious Compositions...* (1827). Sand est à la recherche d'une forme nouvelle, à la fois proche de Scott et d'Hoffmann, un fantastique intérieur qui ne s'oppose pas au réalisme, mais révèle le réel. Critique consciencieuse mais aussi théoricienne, Sand a produit un ensemble de textes sur le roman dont l'importance est signalée par Claire BARERL-MOISAN (*J'ai toujours cru que l'art et la conscience c'était la même chose*). *George Sand face au genre romanesque: Sainte-Beuve, Balzac, Flaubert*, pp. 205-222), car certains, qui ont fait date dans la réception des œuvres qu'ils commentent, constituent une véritable histoire du roman, quoique discontinue et parfois floue. L'optique constante de Sand fut de lutter contre le pessimisme social ou la tentation du désespoir, d'où sa condamnation de *Volupté* pour lequel elle envisage une fin différente! Olivier BARA clôt cette dernière partie par une réflexion sur *L'emploi critique du mot «drame»: genres, formes et idées* (pp. 223-238): le drame comme possible progrès artistique dans tous les genres, et pas seulement au théâtre, serait «l'avenir critique du roman». Dans sa recherche d'un dépassement, il apparaît que Sand s'inspire, tardivement, de V. Hugo. Avec le regret qu'aucune communication n'ait été entièrement centrée sur la relation avec Hugo, on rendra hommage à la remarquable volonté d'exhaustivité qui permet de réévaluer la réflexion de George Sand sur la littérature.